

# LE PAYS DE DINAN

PUBLICATION FONDÉE PAR  
L'ENTENTE CULTURELLE DU PAYS DE DINAN

HISTOIRE LITTÉRATURE  
ART ET ETHNOGRAPHIE



TOME XXV  
ANNÉE 2005

Publié  
avec le concours  
de  
la **Ville de Dinan**,  
du **Conseil général des Côtes-d'Armor**  
et du  
**Ministère de la Culture**  
**et de la Communication**  
Direction Régionale  
des  
Affaires Culturelles de Bretagne.

*Le paradis n'est  
à n'en pas douter  
qu'une immense bibliothèque.*

Gaston Bachelard  
(1884-1962).

© 2005

**Directeur de la publication : Loïc-René Vilbert**

Assistante : Sophie Péron

Secrétaire adjoint : Anik Vilbert

Trésorier : Christian Mounier

Trésorier adjoint : Monique Depagne

Pour leurs diverses participations, l'association adresse ses remerciements aux personnes travaillant à la Bibliothèque municipale de Dinan, particulièrement à Mme Martine Bird-Gallet.

Les opinions émises par les auteurs n'engagent en aucune façon la responsabilité de l'association « Le Pays de Dinan ». Tout article est strictement la propriété de l'auteur et de l'association. Tous les droits de reproduction sont réservés.

\*

**Le Pays de Dinan**

Bibliothèque municipale 20 rue Waldeck-Rousseau B.P. 362 22106 Dinan cedex

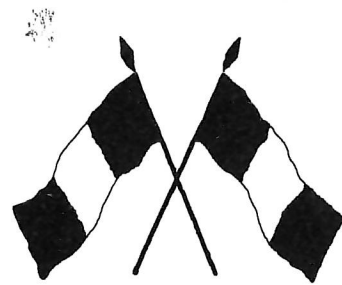
Tél. : 02 96 39 04 65 Fax : 02 96 39 84 52

Mél : [bm@dinan.fr](mailto:bm@dinan.fr)

## Journal de marche d'un poilu dinannais : du 5 août au 12 novembre 1914

*La mémoire des héros n'est pas seulement gravée dans la pierre de leur contrée,  
mais elle se répand au loin, dépourvue de tout symbole visible,  
tissée dans les trames des autres vies humaines.*

Périclès.



En 2004, la Ville de Dinan s'est associée à l'ensemble des Français pour commémorer le début de la 1<sup>re</sup> Guerre Mondiale. En effet, le 28 juin 1914, l'attentat de Sarajevo, capitale de la Bosnie, coûta la vie à l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône autrichien, et à sa femme. C'était la fin de la Belle Epoque qui se terminait irrémédiablement et l'occasion cherchée par l'Autriche, un mois plus tard, le 28 juillet, pour déclarer la guerre à la Serbie. Par le jeu des alliances, il se produisit une véritable réaction en chaîne. Le 1<sup>er</sup> août 1914, c'est le début de la 1<sup>re</sup> Guerre Mondiale et, le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. C'est pourquoi, il nous est apparu intéressant quatre-vingt dix ans après d'évoquer la vie d'un poilu dinannais, depuis le déclenchement de la guerre jusqu'à sa mort au combat. J'ai pu le faire, grâce à l'obligeance d'un de mes oncles qui possède les petits carnets de route écrits pendant 98 jours par son frère aîné d'une fine écriture serrée et régulière, depuis le 5 août, jour de son départ au front jusqu'au 12 novembre 1914, jour de sa disparition.

## Repères biographiques

Martial-Yves Delon est issu d'une famille originaire de Brive-la-Gaillarde en Corrèze, dont une branche arriva en Bretagne en 1784, d'abord à Saint-Brieuc, puis à Dinan, deux ans plus tard (1). Il est né 31, rue de Brest à Dinan, le 11 août 1893 (2), premier enfant d'Antoine Delon et de son épouse Emilie, née Chicoineau, dont la famille habitait à Dinan. Ils s'étaient mariés le 17 août 1892 et Antoine, son père, surnuméraire aux Contributions indirectes était alors en poste à Cherbourg. Peu de temps après sa naissance, Martial-Yves ira le rejoindre dans cette ville avec sa mère, puis la mutation de son père le mènera à Domfront jusqu'en août 1903, date à laquelle son père, sur sa demande, fut mis à la disposition du ministère des Colonies pour remplir un emploi dans le Service des douanes et régie en Indochine. La famille, qui s'était agrandie de quatre garçons, partira à son tour en 1904 pour rejoindre cette colonie lointaine (3).

Dans ses souvenirs (4), son frère Jean rapporte que le petit Martial-Yves, qui a maintenant 11 ans, a gardé un souvenir heureux du long voyage en bateau mais qu'il ne se sentait pas perdu puisque sa maman était avec lui et puis il y avait aussi ses petits frères. Il note ce détail : c'est sur le pont du bateau que son petit frère Gabriel fit ses premiers pas. Ils accostèrent à Haiphong accueillis par monsieur Spass, sous-directeur des Douanes, sa femme et leur petit garçon. Le soir, le petit groupe prit un bateau des Messageries fluviales pour remonter le fleuve Rouge et arriva le matin à Sept-Pagodes, où il prit le train pour aller retrouver le chef de famille, maintenant contrôleur de 1<sup>re</sup> classe, et assurant la fonction de chef de service des Douanes à Bac Ninh et entreposeur d'opium pour la province. La maison où il vivait était une belle demeure au milieu d'un vaste jardin planté d'arbres exotiques et de bananiers. Martial-Yves et son frère Jean vont aller en pousse-pousse à l'école de Dap Cau dirigée par Madame veuve Le Bars et apercevoir au loin des rizières à perte de vue avec, de-ci de-là, des bouquets d'arbres. Comme tous les enfants de leur âge, ils se sont habitués à cette nouvelle vie, dans ce pays étrange où les gens ne parlent pas la même langue, n'ont pas les mêmes coutumes ni la même couleur de peau, mais ils raffolent des promenades en pousse-pousse et, lors de la fête des enfants (Hà-nôi), ils admirèrent les jouets en fer-blanc aux couleurs vives, les poissons et les lapins en papier huilé. En plus des bananes, des citrons, des mandarines et des oranges qu'ils connaissent déjà, ils découvrent plein de fruits et légumes inconnus, comme les ananas, les goyaves, les letchis, les papayes, les patates longues et sucrées, la canne à sucre, le ricin, le thé et, surtout, le riz. La nuit, ils sont souvent



*Citadelle de Bac Ninh, ville au nord-est de Hanoi où Martial-Yves Delon vécut enfant.  
(Coll. particulière).*

réveillés par les crapauds-buffles qui faisaient un bruit terrible. Un animal les étonne, c'est le buffle avec, souvent sur le dos, des merles qui leur mangent des parasites de la peau et sa robe d'un gris sale sans poils, ses cornes pyramidales en arc qui s'effilent jusqu'à la pointe et sont rayées à distances égales dans le sens de la largeur. Ils découvrent même que certains indigènes élèvent des chiens jaunes à poils ras et se régalent de leur chair. En 1905, la famille est triste en apprenant la mort de leur grand-père Chicoineau, alors que leur père est maintenant contrôleur des Douanes et chef de la Statistique en poste à Haiphong, ville spacieuse et bien aérée située sur la rive droite du fleuve Rouge. Le 21 juin de cette même année, Martial-Yves est reçu au Certificat d'études à Hanoi (5). Il va aller pique-niquer à l'observatoire de Fon Lien situé sur une haute montagne avec une vue extraordinaire, tant sur la mer que sur les campagnes environnantes. Dans l'église du Très Saint Rosaire à Bac Ninh, le 22 juillet, il fait sa 1<sup>re</sup> communion et reçoit la confirmation des mains de Monseigneur Maximin Vélasco, vicaire apostolique du Tonkin septentrional et évêque d'Amorium. Le matin même, il a assisté au baptême de son petit frère Gabriel. Et puis, il y a les excursions avec les parents, les oncles et tantes et surtout les cousins du même âge, notamment dans la baie d'Along, où l'on aperçoit de nombreux rochers aux formes fantastiques, surtout par temps de brume. Des jonques habitées par de nombreuses familles naviguent et pêchent



entre ces petites îles. Ainsi dans l'île de Cac-Ba, qui est peuplée de serpents, de singes, de cerfs, de biches, de mouflons et de chèvres sauvages, il se rappelle avoir assisté à une chasse aux mouflons où une cinquantaine d'annamites, armés d'énormes bambous faisaient un bruit assourdissant en tapant sur des tam-tam et poussaient des cris aigus pour effrayer les mouflons. Des Chinois avaient trouvé dans l'île un cobra de huit mètres qui avait avalé une chèvre tout entière et dont les pattes lui ressortaient de la gueule. Ils l'assommèrent avec une barre de fer, mangèrent sa viande et allèrent offrir sa peau à l'un de ses oncles, qui la fit tanner et la rapporta en France ; elle avait plus d'un demi-mètre de largeur.

En mai 1907, la famille reviendra en France, embarquant sur *le Gange*, un cargo mixte des Messageries maritimes, flambant neuf qui faisait son premier voyage. En effet, le 11 juin, son père devait rejoindre Clichy-sur-Seine pour assumer son nouveau poste de contrôleur. Martial-Yves a alors 14 ans, il reviendra à Dinan chez ses grands-parents et fera ses études au collège de Dinan. Après son baccalauréat, il va préparer le concours d'entrée aux Contributions indirectes ; il l'obtiendra et sera nommé à la Direction des contributions indirectes à Angers. Puis, il va effectuer son service militaire au 77<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Cholet, où il sera incorporé comme soldat de 2<sup>e</sup> classe le 27 novembre 1913. Peu après la fin de ses classes, il sera nommé caporal-fourrier à la 8<sup>e</sup> compagnie, le 10 avril 1914.

À cette époque, c'est surtout le procès de Madame Caillaux qui passionne l'opinion. En effet, le 6 mars précédent, la femme de l'ancien Premier ministre, se croyant diffamée par *le Figaro*, avait abattu de six balles de revolver Gaston Calmette, le directeur de ce journal. Son procès en cour d'assises se termina le 29 juillet par un acquittement. Le 31 juillet, Jean Jaurès fut assassiné dans un restaurant parisien. Mais le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand avait été assassiné à Sarajevo, en conséquence de quoi, après l'Autriche qui avait déclaré la guerre à la Serbie le 28 juillet, c'est la France qui va déclarer partiellement la mobilisation. Enfin, c'est alors au tour de l'Allemagne de déclarer la guerre le 1<sup>er</sup> août à la Russie et le 2 août à la France.

À l'heure de la mobilisation, on peut lire le signalement suivant sur la fiche de signalement de Martial-Yves : cheveux blonds, yeux bleus, front vertical, nez rectiligne, visage long, taille de 1 m 73. Une photo de l'époque nous le montre comme un jeune garçon au regard souriant portant crânement son calot un peu penché sur l'oreille gauche et arborant une

fine moustache relevée, espérant que la vie lui apportera un avenir riche de promesses. Hélas ! à peine trois mois après le début de la guerre, sa vie va basculer et son sourire s'éteindre à jamais.



*Martial-Yves Delon (1893-1914).  
Photo J. Leroy, Dinan  
(Coll. particulière).*

### **Le 77<sup>e</sup> régiment d'infanterie**

Courant juillet 1914, ce régiment (6), créé en 1671, était au camp du Ruchard, lorsque soudain la situation diplomatique devint menaçante. Le 77<sup>e</sup> regagna aussitôt sa garnison. Le 5 août, les trois bataillons s'embarquent ; les wagons sont couverts de fleurs et c'est parmi les ovations d'une foule imposante que les soldats quittent leur garnison pour la base de concentration. Martial-Yves, qui a été incorporé dans le 3<sup>e</sup> bataillon, va alors commencer à noter ses impressions dans ses carnets de route et y évoquer les événements quotidiens qui surviennent dans le secteur où il se trouve. Nous vous les livrons ci-dessous.

\*

## **Août 1914, la guerre vécue au quotidien**

**Mercredi 5.** Départ de la gare de Cholet à 9 h 21.

**Jeudi 6.** Après plus de sept heures de voyage, arrivée à Pont-Saint-Vincent, à environ 10 kilomètres de Lunéville. Nous faisons une grande halte au sortir de la gare.

**Vendredi 7.** Nous couchons à Froloy, où nous trouvons un boulanger et partons au matin pour Élavigny.

**Samedi 8.** Envoyé une carte à la maison. Nous montons à Manoncourt et, après avoir vu le maire, nous couchons à Nille-en-Vermois.

**Dimanche 9 et lundi 10.** Nous stationnons à Houdement.

**Mardi 11.** Passage à Nancy, étape terrible. À Millery, baignade dans la Moselle. Avec Vergniaud, je participe à l'installation des avant-postes le long de la Moselle.

**Mercredi 12 au dimanche 16.** Nous stationnons à Loisy. Quelques obus allemands sont dirigés sur Pont-à-Mousson. Nous améliorons les tranchées et fabriquons des gourbis. Le vendredi, les bombardements sur Pont-à-Mousson continuent. Le samedi, je reçois mes premières lettres. Nous consolidons les tranchées sur les hauteurs de Loisy. Je participe à la mission de nuit pour porter des vivres.

**Lundi 17.** Je quitte Loisy pour aller avec A. P. à la corvée de bois à Larchamp. Reçu lettres de maman et de mes frères Gaby et Pierre (7), datées du 10 août. Les bombardements se succèdent tout l'après-midi jusqu'à environ 23 h 30.

**Mardi 18.** À 6 h du matin, nous quittons le bois pour rentrer à Sainte-Geneviève où nous cantonnons.

**Mercredi 19.** Départ de Sainte-Geneviève pour Pompey ; en arrivant, nous savourons plusieurs bocks de bière.

**Jeudi 20.** Nous quittons Pompey pour Nancy où nous embarquons en chemin de fer à 9 h pour Sedan. Nous débarquons à Sedan vers 20 h et installons le cantonnement à l'usine Humbert. Je couche dans une paire de draps et y passe une bonne nuit.

**Vendredi 21 et samedi 22.** Nous restons la journée dans le cantonnement et, en fin d'après-midi, nous quittons Sedan pour la Belgique. Nous passons

la frontière vers 7 h du matin. Au poste de douane, nous rendons les honneurs au drapeau belge. Étape harassante, heureusement nous pouvons faire une grande halte dans de bons cantonnements. À Belle-Fontaine, on nous distribue du tabac.

**Dimanche 23.** Nous quittons Belle-Fontaine vers 5 h du matin, afin de prendre nos positions en avant de ce village. Des balles sont tirées dans notre direction à plusieurs reprises, vers 7 h 30, 10 h et 11 h du matin. Nous nous replions alors vers Monceau. Je vois les premiers blessés. La 5<sup>e</sup> compagnie est décimée, puis c'est au tour du 1<sup>er</sup> bataillon. Le colonel, le commandant et le chef de bataillon sont tués. Commencant à m'assoupir, je suis réveillé vers 19 h 20 par une canonnade terrible qui nous oblige à nous replier. Mais il s'ensuit une fuite éperdue pour retrouver la compagnie. J'aperçois plusieurs blessés, heureusement je retrouve Parpaillon et puis ma section avec le 2<sup>e</sup> major. Le malheureux Bouvier a eu le corps coupé en deux, Métayer, blessé à la tempe, est décédé ainsi que Debloix, Prim et Bourdier. Je couche dehors, sur un sol composé de fumier et de morceaux de bois.

**Lundi 24.** Nous quittons le cantonnement vers 4 h du matin pour accompagner la division algérienne, toujours en battant en retraite contre de fortes positions d'artillerie ennemie. Nous campons dans un petit bois jusqu'à 20 h. Puis départ pour Mézières où nous passons vers 22 h en direction de Wadet. Après avoir rencontré des Sénégalais, nous arrivons vers 2 h du matin. Comme Chaperon, je dors sur la route, la tête sur mon sac.

**Mardi 25.** Nous quittons Wadet pour aller prendre position en avant de Belval. À plusieurs reprises, des avions nous survolent. Vers 15 h, nous quittons Belval pour aller cantonner à Lonny.

**Mercredi 26.** Nous quittons Lonny vers 5 h 30 du matin et prenons position quelques kilomètres en avant. Vers 17 h, nous recevons l'ordre de nous replier. Nous perdons dans la nuit le capitaine armé de son revolver. Vers 8 h 30, après de nombreux détours à cause des clôtures en fil de fer barbelé, nous couchons dehors sous une pluie battante. À minuit, distribution du courrier, lettre de tante Louise (8) que j'ai lue à la lueur du feu de bivouac. Mal au ventre et terribles coliques.

**Jeudi 27.** La pluie tombe toujours à verse, quand nous partons au petit jour prendre position dans un bois. Nous sommes relevés vers 9 h du soir. Nous nous dirigeons alors vers Thin et prenons position en avant du village sur une hauteur près de la station du chemin de fer de Warly.

Nous rencontrons le long de la route de fortes positions d'artillerie du 20<sup>e</sup> et du 33<sup>e</sup> qui ont rudement bombardé les Allemands toute la matinée.

**Vendredi 28.** Nous faisons halte et nous devons nous reposer dehors sur des bottes d'avoine. Nous partons vers 20 h pour aller coucher à Génilcourt et nous y arrivons vers minuit.

**Samedi 29.** Nous quittons Génilcourt vers 2 h du matin et marchons toute la matinée mais, vers 10 h 15, nous sommes attaqués par les Allemands ; le sergent-major nous rejoint et nous continuons de marcher toute la fin de journée, nous croisons une compagnie d'infanterie et des tirailleurs. Avec le lieutenant Buziers, nous sommes témoins de pillages. Nous cantonnons à Allard près de la gare de marchandises ; ordre est donné de dormir dehors. Très éreinté, je peux toutefois dormir dans un wagon à bestiaux.

**Dimanche 30.** Nous quittons Pomerai vers 18 h pour aller cantonner à Montlauraut. Préparation du cantonnement pour les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons. Départ vers 11 h et, après une marche éprouvante, nous traversons Attagne sous les obus allemands. Vers 16 h, pose à Pomerai où le colonel nous dit en pleurant : « Les cochons, ils n'ont pas voulu me tuer ! » Plein de courage, le 1<sup>er</sup> bataillon quitte Montlauraut vers 4 h du matin ; puis fait une pose dans les bois sous une forte chaleur. Vers 13 h, nous prenons une formation de combat en avant de Juniville, destinée à battre les positions de Mesnil et de Nesles.

**Lundi 31.** Nous sommes attaqués en pleine nuit par une patrouille ennemie, les postes en 1<sup>re</sup> ligne s'emparent de deux fusils ennemis. Alerte vers 4 h 20 du matin et nous apercevons alors des villages en feu à l'horizon.

## Septembre 1914

**Mardi 1<sup>er</sup>.** Vers 6 h du matin, la fusillade devient intense et nous devons nous replier sous le feu de l'artillerie ennemie qui nous massacre littéralement. Notre artillerie répond entre 9 h 30 et 15 h. En arrière de Juniville, nous attendons les ordres de la brigade. Puis, nous nous replions et restons toute la journée dans un bois sous le feu de l'artillerie allemande. Une grêle d'obus tant français qu'allemands passe au-dessus de nous. Vers 19 h, nous quittons les positions pour nous retirer, notre mission étant terminée. Toutefois, l'artillerie allemande nous poursuit, nous obligeant à nous retirer avec d'infinies précautions. Durant notre retraite, nous

apercevons la carcasse d'un canon de 75, abandonné avec son caisson ; nous butons dans plusieurs cadavres d'artilleurs et nous avons de nombreux blessés. La situation devient intenable dans les tranchées.

**Mercredi 2.** Reçu une lettre de Maxime. Nous marchons toute la nuit, étape terrible ; nous passons par plusieurs villages abandonnés. Je m'endors en marchant et suis réveillé par le lieutenant d'Iturbie. Nous arrivons à Noyant-l'Abesse vers 5 h 30. Après s'être bien restaurés, nous repartons vers 8 h 30 pour aller cantonner à Sillery où nous avons passé la nuit. Je réussis à me laver dans le canal.

**Jeudi 3.** Nous quittons Sillery vers 3 h du matin et marchons toute la matinée presque sans pose. Pendant cette marche, nous traversons des vignobles immenses, où nous apercevons un aéroplane allemand qui a été descendu. J'étais tellement fatigué que je suis resté en route. Pour retrouver mes forces, je fais une grande halte en plein soleil et bois du champagne. Je rejoins la compagnie à Bouzy, où je peux coucher sur un matelas.

**Vendredi 4.** Suite à une alerte, nous quittons Bouzy vers 3 h du matin et marchons toute la matinée. Vers 11 h nous exécutons une formation de combat en avant de Saint-Marc-les-Rouffy. Nous restons tout l'après-midi en formation sous un soleil de plomb, puis nous partons préparer le cantonnement. Je couche à Rouffy dans une maison qui a été pillée et je peux manger un peu de pain avec des pommes de terre, puis dormir pendant une heure avant de reprendre notre formation tout l'après-midi. Je reçois des lettres de maman, de grand-mère, de mes tantes Louise et Yvonne, de l'oncle Victor (9) et de mon frère Jean datées des 25 et 26 août. Le soir, je couche en plein air, au milieu d'un champ.

**Samedi 5.** Nous quittons notre emplacement vers 4 h du matin en battant toujours en retraite. Puis, nous effectuons une grande halte dans un bois en arrière d'Ecuyale, afin de prendre du repos. Vers 15 h 30, l'artillerie allemande tire sur le 157<sup>e</sup> mais notre artillerie la fait taire ; puis nous partons préparer le cantonnement. Avec l'adjudant Poulain, nous nous trompons de route. Heureusement, la lueur de plusieurs villages en flammes nous permet de retrouver la compagnie et nous pouvons enfin nous étendre pour dormir dans un bois en arrière de Bann.

**Dimanche 6.** Nous quittons le bois vers 4 h du matin et effectuons une marche d'approche en avant, malgré une grêle d'obus qui pleut sur nous de tous côtés. À cheval, le commandant de Beaufort, revolver au

poing, nous crie de toutes ses forces : « En avant ! » Nous continuons d'avancer après un moment de répit derrière un buisson et prenons une formation en tirailleur en direction de Mont-Toulon mais, de nouveau, nous sommes poursuivis par une grêle d'obus. Nous arrivons au village où la section du 3<sup>e</sup> bataillon tire sans répit. Mais nous devons évacuer le village pendant que la canonnade se termine. Plusieurs morts effroyablement mutilés jonchent les rues, j'aperçois des cadavres d'artilleurs, de zouaves et de fantassins adossés à un mur. Nous nous replions toujours, poursuivis par les shrapnels (10) et, appuyés par l'artillerie, nous arrivons enfin en arrière de la 2<sup>e</sup> ligne qui a pris fortement position. Le général Dubois nous fait arrêter derrière l'artillerie, afin de reconstituer une colonne pour aller bivouaquer derrière une assez grande hauteur, où nous serons à l'abri de l'artillerie ennemie. Mesnier est blessé et nous passons la nuit dans un boqueteau sur le Mont-Août.

**Lundi 7.** Au matin, nous quittons le Mont-Août et nous nous dirigeons vers Mondement ; la marche est toujours très dure. En cours de route, nous apprenons que la 5<sup>e</sup> armée allemande est en déroute. Nous faisons une grande halte mais, au bout d'une demi heure, nous devons repartir pour repousser l'ennemi qui tente un retour offensif. Nous prenons alors position dans un bois et ensuite près du château de Montgiveau.

**Mardi 8.** J'ai été nommé sergent fourrier. Notre armée semble prendre nettement l'offensive ; en effet, nous sommes réveillés par le bruit de nos canons tirant sur les lignes ennemies. Nous reprenons notre marche en avant, soutenue par notre artillerie et nous allons prendre position à la côte des Pierriers. Le poste de commandement du colonel et du commandant est situé dans une petite baraque en bois. À partir de 10 h et, pendant une heure, nous sommes criblés d'obus. Les shrapnels et les percutants tombent autour de nous dans un rayon de 50 mètres. Puis intervient une légère accalmie mais, vers 11 h 30, quelques obus recommencent à tomber. À 11 h 45, le sous-lieutenant Claireux est mortellement blessé à côté de moi. Nous causions ensemble lorsqu'il a reçu un éclat d'obus dans la tête, il est tombé sans un cri et a perdu connaissance, les yeux révulsés et la tête pleine de sang. Il n'a pas dû souffrir ! Comme il semblait encore en vie et qu'il n'y avait pas de brancardiers, nous l'avons transporté sur un brancard de feuillages. Le colonel et le commandant de Beaufort pleurent en regardant le blessé boire avidement mais il ne parle pas et ne répond plus à nos questions. Nous conservons nos positions jusqu'à 14 h lorsque nous recevons l'ordre de nous replier (le 77<sup>e</sup> seulement) sur Saint-Loup où nous passons la nuit en cantonnement.

**Mercredi 9.** Nous passons une bonne nuit à Saint-Loup. Vers 8 h, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons partent se mettre à la disposition du colonel des tirailleurs pour attaquer le château de Mondement occupé par l'infanterie allemande. Nous attaquons à partir d'un petit bois longé par un sentier et recevons des balles venant du château. Le capitaine Henrion et un peloton de la 6<sup>e</sup> se jettent en avant à la baïonnette et sont tous fusillés à bout portant. Le capitaine tombe blessé, le sous-lieutenant Noël est tué et il y a beaucoup de morts et de blessés ; le reste du 6<sup>e</sup> peloton se replie sur nous. Nous opérons un mouvement tournant et nous nous massons dans une petite clairière le long de la route. Nous attendons un certain temps, puis le commandant de Beaufort décide une attaque à la baïonnette. Nous nous élançons, les clairons sonnent la charge et nous arrivons sous le mur du château. Nous ne pouvons reculer, car il n'y a pas d'autre issue. Les zouaves, qui chargent à notre gauche, doivent se replier sous le feu de l'ennemi et vont occuper un groupe de fermes, où ils ne sont plus exposés. À notre tour, nous devons nous replier sous un feu terrible qui arrive sur nous. Le capitaine de Montesquieu, le commandant de Beaufort sont tués, ainsi que Pardillon, Boulin et plusieurs autres camarades. Nous nous replions un peu en arrière, à environ 1 ou 2 kilomètres.

Le colonel Éon et le capitaine de La Taille, que j'ai entendu dire : « *Je tiens à ma peau, moi !* », reviennent nous dire de reprendre notre position initiale. L'artillerie tonne de toute part sur le château de Mondement. Des pièces d'artillerie sont amenées à la main et tirent à bout portant sur le château et le village. La violence du feu réussit à faire évacuer le bataillon allemand qui y stationnait. Nous avançons alors vers le château qui est maintenant vide de ses occupants. De nombreux morts, dont beaucoup affreusement mutilés, jonchent le sol. Nous sommes sonnés (11) et allons bivouaquer dans la prairie en face du château.

**Jeudi 10.** Nous restons toute la matinée à Mondement ; le spectacle est affreux, de nombreux blessés allemands sont amenés au château ainsi que des prisonniers. Le commandant de Beaufort et le capitaine de Montesquieu sont mis en bière et enterrés dans le cimetière. Je retourne sur le champ de bataille, le spectacle est affreux. Puis, nous touchons nos distributions, les premières depuis cinq jours. Vers midi, départ pour Écureuil-Repos, où nous devions cantonner, mais la région étant occupée par l'ennemi, nous devons bivouaquer sur le champ de bataille au milieu des morts allemands en avant de La Fère-Champenoise. J'oubliais de dire que les Allemands ont laissé au château de Mondement six mitrailleuses, de



nombreux fusils et des chargeurs. À quelques kilomètres, ils ont abandonné une batterie volante (6 pièces de 65).

**Vendredi 11.** Nous quittons le bivouac vers 5 h pour nous diriger vers Morin-le-Petit, où nous devons stationner. Nous avançons comme soutien d'artillerie. En soirée, nous entendons le canon tonner et des obus éclatent dans la nuit. Nous partons cantonner à Condé-sur-Marne mais nous nous arrêtons à Jallons. Nous faisons une partie de la route sous une pluie battante ; en traversant les villages de Rouffy et de Saint-Mard-le-Rouffy, nous apercevons des inscriptions allemandes sur les portes des maisons. Le village de Champigneul est en ruine et il n'y reste pas quatre murs debout. La marche devient très éprouvante, notamment lors du passage dans un bois touffu. Nous nous arrêtons pour cantonner en pleine nuit à Jallons, où je m'installe dans une maison abandonnée par ses anciens habitants, qui devaient être des vanniers. Au près d'un feu de cheminée, je bois un café et bavarde avec Marc du 135°. Nous passons une excellente nuit couchés sur la paille.

**Samedi 12.** Nous quittons Jallons et il pleut à verse toute la soirée. Vers 18 h, des canons de 420 tirent sur nous par erreur, nous obligeant à rester sous la pluie pendant un certain temps. Nous cantonnons aux Grandes-Loges, mais nous découvrons que les Allemands ont empoisonné le puits. Quelle chance, je peux dormir au sec dans une écurie sur un bon matelas.

**Dimanche 13.** Nous quittons les Grandes-Loges vers 6 h du matin et nous nous dirigeons à travers bois vers Livery-sur-Nesle, où l'on nous apprend que quelques Allemands (environ 200), ayant avec eux une pièce d'artillerie, ont quitté les lieux une demi-heure plus tôt. En arrivant au village, nous essuyons quelques coups de feu puis, au moment où nous nous préparions à reprendre la marche en avant à la sortie du village, l'artillerie ennemie nous envoie plusieurs shrapnels. Notre artillerie se met en batterie et réussit à faire taire l'ennemi. Nous nous dirigeons alors vers Mourmelon-le-Petit, où nous entrons sans combattre, les Allemands l'ayant évacué. Nous traversons le village (on y a trouvé, paraît-il, un hôpital rempli de blessés allemands) en direction de Prosnes, en passant près de la pyramide (monument commémoratif d'une bataille de la guerre de 1870) que les Allemands ont détruite ainsi que les arbres qui l'entouraient. Nous poursuivons notre marche à travers bois et trouvons plusieurs charrettes abandonnées par l'ennemi et remplies d'objets pillés. Cinq soldats allemands que nous avons capturés nous apprennent que Prosnes est toujours occupé par leur troupe, qui a établi autour du village de nombreuses tranchées. Il y aurait ainsi devant nous une brigade, une

compagnie de pionniers et trois batteries d'artillerie ; ces renseignements nous seront confirmés par la suite par des reconnaissances de cavalerie. Heureusement, notre artillerie arrive et, prenant en enfilade une partie des tranchées, surprend les Allemands qui, en bras de chemise, donnaient des soins à leurs chevaux. L'artillerie allemande répond faiblement, nous devons néanmoins coucher sur un sol humide dans un bois sur la hauteur. Le froid est très vif et la nuit est éprouvante ; aussi, j'ai dû me lever trois fois pour marcher et me réchauffer.

**Lundi 14.** Je suis réveillé par le bruit des canons allemands qui tirent sur nous depuis leurs positions, en arrière de Prosnes. Toute la matinée et une partie de l'après-midi, nous essuyons ces tirs de canon. Nous entendons une forte fusillade sur notre gauche, le 135° ayant, paraît-il, dû se replier. Entre 14 h et 15 h, notre artillerie tire sur l'ennemi qui répond faiblement. Entre 17 h et 18 h, nous continuons à avancer mais nous sommes surpris par l'ennemi, qui tire sur nous en traversant un petit bois. Caché derrière un tronc d'arbre, plusieurs balles me rasant la tête. En se dissimulant le plus possible, nous nous replions jusqu'à la route et nous nous déployons en tirailleur le long du talus ; nous mettons la baïonnette au canon, de peur d'une surprise. À la nuit, la fusillade cesse et nous couchons sur nos positions.

**Mardi 15.** Nous restons toute la journée sur nos positions ; toutefois, nous avons été pendant une partie de la matinée derrière un petit bois de l'autre côté de la route. Nous sommes canonnés toute la journée, les hommes en profitent pour consolider le talus en faisant des sortes de tranchées. Plusieurs patrouilles, envoyées en avant, essuient des coups de feu de l'ennemi qui est solidement établi dans ses tranchées. Nous couchons sur nos positions. Je me love dans un buisson sous un arbre, la nuit est éprouvante car la pluie ne cesse de tomber à verse et je suis réveillé plusieurs fois par de fortes fusillades. L'ennemi, croyant à une attaque de nuit, balaie le terrain avec ses mitrailleuses ; nous répondons automatiquement mais le capitaine Feyré fait cesser le feu à chaque fois. Nous n'avons toujours que du pain à manger et, aujourd'hui, il ne m'en reste plus. Nous restons toujours la baïonnette au canon.

**Mercredi 16.** Nous conservons les mêmes positions que la veille, la pluie continuant à tomber à verse pendant une partie de la journée. Les obus continuent à tomber. Nouet et un homme de la 7<sup>e</sup> compagnie sont tués à 30 mètres de moi. En fin d'après-midi, nous recevons l'ordre d'attaquer l'ennemi en liaison avec le 66<sup>e</sup> mais celui-ci se replie en arrière et nous devons avancer seuls. Départ sinistre, des patrouilles sont envoyées

en avant-garde. Très vite, nous recevons l'ordre d'arrêter notre attaque et de rester sur les positions où nous sommes arrivés, en lisière nord du bois situé au nord de la route. La ferme de Moscou brûle, nous couchons le long d'une meule de paille, la nuit est glaciale.

**Jeudi 17.** Nous restons toute la matinée sur les mêmes emplacements dans le bois ; la pluie tombe toujours à verse. Je me suis confectionné un petit abri, où je suis très bien. Un bataillon du 8<sup>e</sup> chasseurs arrive au début de l'après-midi et passe devant nous pour attaquer l'ennemi. Plusieurs blessés, dont un capitaine très grièvement touché qu'on amène derrière la meule de paille où se trouve le poste de commandement du commandant des chasseurs. Puis, c'est à notre tour d'avancer sur la gauche sous une pluie d'obus et de balles. Après avoir traversé un terrain découvert, nous arrivons dans un petit bois de sapins où nous passons la nuit. Nuit glaciale comme la précédente. Nous occupons la crête à environ 1 kilomètre de la ferme de Moscou. Le soir, le terrain à découvert est balayé par des shrapnels et des gros obus. En fin d'après-midi, distribution du courrier : je reçois des lettres de maman, de Jean et de grand-mère, toutes datées du 6 septembre.

**Vendredi 18.** Nous restons sur nos positions et passons encore la nuit sous la pluie. La journée a été plutôt calme.

**Samedi 19.** Je reçois une lettre de maman, datée du 13 août, rien de nouveau. Nous construisons une cabane pour nous mettre à l'abri. Seulement quelques obus tirés de part et d'autre !

**Dimanche 20.** Je reçois plusieurs lettres de maman, de Jean, de tante Yvonne et de grand-mère, toutes datées du 13 septembre. Dans la nuit de samedi à dimanche, nous avons entendu à plusieurs reprises une forte fusillade sur notre gauche. La journée a été, cependant, assez calme avec quelques obus tirés de part et d'autre.

**Lundi 21.** Je peux expédier six lettres : à maman, grand-mère, Jean, oncle Victor, tante Louise et Yvon. Nous restons toujours aux mêmes emplacements, la journée est très calme ; toutefois, vers 20 h 30, nous sommes réveillés par une forte fusillade, tout le monde reprend ses positions, la fusillade cesse alors, une partie de la compagnie reste sur les emplacements tandis que le reste rentre au bivouac. A part cette alerte, le reste de la nuit est calme.

**Mardi 22.** La journée est calme et nous sommes relevés à la nuit par le 3<sup>e</sup> bataillon ; nous filons sur Prosnes et, en nous repliant, nous essuyons le feu de l'artillerie et de l'infanterie ennemie. Prosnes est bombardé quand

nous y arrivons. Quand la canonnade cesse, nous rentrons aux cantonnements mais les maisons sont dévastées, cependant nous pouvons faire chauffer du « singe » et du café. Quel bonheur, les premiers aliments chauds depuis dix jours ! À minuit, nous sommes toujours debout à nous restaurer, nous nous couchons ensuite dans des draps tirés d'une armoire. Bonne nuit, pas trop froide.

**Mercredi 23.** Journée tranquille à Prosnes, village épouvantablement dévasté et saccagé. De rares habitants sont revenus au village où nous cantonnons. L'un d'entre eux est venu nous faire une scène parce que sa maison était saccagée. J'ai pu me laver, c'est la première fois depuis au moins 20 jours ! Nous avons pu faire cuire des aliments, cela ne nous était pas arrivé depuis près de 10 jours ! J'ai dormi sur de la paille dans une maison, après avoir savouré une bonne soupe chaude et même une deuxième un peu plus tard mais aussi du lapin avec du vin et un bon café arrosé de rhum.

**Jeudi 24.** Nous quittons Prosnes vers 2 h du matin pour retourner prendre nos anciens emplacements dans le bois en avant de la ferme de Moscou. Le 8<sup>e</sup> reste à la ferme, une colonne part le long du bois ; j'aperçois à la lisière plusieurs tombes de camarades tués les jours précédents. La nuit est très froide. Nous faisons une pose à la ferme de Moscou pour reformer le bataillon, puis nous reprenons notre emplacement dans le bois, où nous retrouvons notre baraque d'agent de liaison. Engourdi par le froid, une forte canonnade des deux côtés me réveille vers 7 h et nous recevons à ce moment l'ordre d'avancer. Mais nous ne pouvons le faire, car nous sommes stoppés par des tirs d'artillerie et de profondes tranchées allemandes devant nous. Après avoir prévenu notre artillerie, celle-ci ouvre le feu sur les tranchées et également sur une batterie allemande que j'ai nettement distinguée à la jumelle (des hommes en bras de chemise étaient allongés dans les tranchées). En fin d'après-midi, les tirs de notre artillerie ont anéanti ces obstacles ennemis. Toutefois, deux sentinelles de la 5<sup>e</sup> compagnie ont été enlevées. Je suis nommé sergent-major. Je reçois une carte de mon frère Claude et une lettre de grand-mère datées du 7 septembre, une lettre de maman datée du 10 et une autre de Claude du 17 septembre.

**Vendredi 25.** Je quitte le bois pour prendre mes fonctions de sergent-major à la ferme de Moscou. Je reçois une lettre de maman, datée du 18 septembre et une carte de Gaby, datée du 19 septembre. Nous sommes restés jusqu'à 16 h dans les tranchées le long de la route de Moscou, puis nous recevons l'ordre de nous porter en avant. Par sections, nous franchissons la plaine jusqu'au bois et y occupons les tranchées. Notre artillerie tire

sur les tranchées ennemies et réussit à en faire évacuer quelques-unes (le 567 est à notre droite). Quelques pertes dans ces compagnies ! Par petits groupes, une demi-section est placée dans le bois qui est en avant du nôtre. J'ai bien dormi et n'ai pas eu froid.

**Samedi 26.** Nous passons la matinée dans le bois et, vers le milieu de la journée, nous devons nous porter en avant car les Allemands commencent une attaque. Le lieutenant occupe les tranchées à droite et il m'envoie de l'autre côté de la route avec ma section qu'il renforce bientôt. Nous occupons de petits abris individuels à peine ébauchés et attendons l'ennemi vers la gauche. Celui-ci arrive à 30 mètres de moi sans que j'aie pu déceler sa présence. Prévenu par Guillon : « Les cochons, les voilà qui arrivent ! », je me replie vivement avec ma section le long du talus de la route. Je reçois une balle en pleine poitrine dans ma capote parmi des éclaboussures de terre. Sonné, je quitte un instant ma section, traverse la route sous les balles et m'affale dans le petit bois ; heureusement, la balle a été déviée et la blessure est superficielle. Je fais venir alors ma section dans les tranchées en arrière. Je rencontre Chapron et Rambaud qui sont blessés. Le lieutenant me fait venir dans sa tranchée et, au bout d'un moment, il me passe le commandement : « J'espère que, tout à l'heure, vous serez l'homme énergique que vous avez été tantôt. Mon vieux Delon, je suis foutu, j'ai une balle dans la tête ! ». Pauvres camarades morts devant moi dans la tranchée ! L'ennemi me cerne, début de panique, ma section se replie en arrière et retourne dans les tranchées où nous étions précédemment. Nous repartons en avant dans le bois de l'autre côté du chemin où les Allemands nous criblent de balles. Nous arrivons dans un repli de terrain où nous nous retranchons ; solidement renforcés, nous résistons et criblons de balles l'ennemi à notre tour, qui se replie en désordre sous le feu violent que nous provoquons. Nous nous sommes battus tout l'après-midi. Robert est blessé à côté de moi. Nous restons debout toute la nuit de peur d'une attaque. Je n'ai pas fermé l'œil et ai passé mon temps à réveiller les copains. Nuit terrible à cause du froid et du râle des blessés qui agonisaient autour de nous, lueur des fusées dans la nuit, fusillade intense toute la nuit sur toute la ligne.

**Dimanche 27.** Nous aménageons le ravin où nous restons sur le qui-vive toute la journée ; pas d'attaque de l'ennemi mais on entend des coups de canon autour de nous. Nombreux cadavres allemands devant nous et de nombreux sacs et bidons abandonnés dans le bas du bois. Un officier est resté toute la journée travailler aux tranchées pour construire des abatis. Nous couchons dans la tranchée, plusieurs alertes durant la nuit ; la veille

est assurée par demi-section. Nous reprenons les armes au petit jour mais pas d'attaque.

**Lundi 28.** Nous consolidons nos tranchées, la matinée est assez calme. Vers le milieu de la journée, les obus ennemis arrivent sur nos tranchées et tombent à quelques mètres. Nous sommes couchés dans la tranchée en attendant la fin de la rafale. Nous avons 2 tués, dont Le Noulec qui est affreusement mutilé. Monté sur le talus, un obus me rase, brise un arbre à côté de moi et éclate quelques mètres plus loin. Je suis nommé adjudant. La nuit est calme et pas trop froide. Lors du service de nuit, un homme sur deux veille.

**Mardi 29.** Toujours au même emplacement, nous aménageons nos tranchées. Quelques obus tombent encore sur nos tranchées, heureusement plus de peur que de mal. Je me rends à la ferme de Moscou, plusieurs obus tombent près de moi après avoir traversé la plaine. La ferme de Constantine est bombardée toute la matinée. Je reviens en faisant un grand détour et reste toute la journée dans la tranchée. Avec une corvée, Rispal enterre les morts. Dans mon abri bien aménagé, la nuit est calme. Le corps de Thoureau est retrouvé et on trouve sur lui une lettre indiquant ses dernières volontés. Je reçois une lettre de maman datée du 21 septembre.

**Mercredi 30.** Je reçois une lettre d'Henry Thoreux, datée du 7 septembre, une de Claude du 20 septembre et une de Marguerite, datée du 22 septembre. Journée assez calme, nous continuons à améliorer les gourbis et les tranchées. Plusieurs obus tombent encore sur nos tranchées. Les tranchées de la 4<sup>e</sup> sont prises en enfilade, il y a eu quatre morts. Nous creusons des fosses pour enterrer les cadavres allemands.

## Octobre 1914

**Jeudi 1<sup>er</sup>.** Nous occupons toujours les mêmes positions et continuons nos améliorations en construisant une petite forteresse. Nous attendons l'ennemi de pied ferme. Quelques obus seulement tombent sur nos tranchées, heureusement sans faire de mal. Nous pouvons cuisiner la nuit à Baconnes. Pour des soldats en campagne, Plessala nous fait une cuisine délicieuse.

**Vendredi 2.** Reçu lettre de Marguerite et d'Yvonne, datées du 22 septembre.

**Samedi 3.** Reçu lettre de maman datée du 25 et une carte de Claude, datée du 26 septembre.



**Dimanche 4.** Reçu une carte de Pierre et une lettre de Jean datées du 27 septembre. Nous stationnons toujours au même endroit et continuons nos travaux. Tir d'obus le soir au moment du départ des corvées.

**Lundi 5.** Reçu lettre de maman, datée du 28 septembre, journée calme pendant laquelle a eu lieu une distribution de tricots avec néanmoins des tirs d'obus le soir. L'un d'entre eux tombe à 9 mètres de moi et rase un sapin. Vers 18 h et 20 h, nous apercevons l'arrivée des ravitaillements ennemis.

**Mardi 6.** Toute la journée, nous restons dans les tranchées au même endroit. Calme relatif avec cependant tir d'obus le soir. Des éclats se fichent dans un ormeau près de moi. Vers 20 h 30, notre artillerie tire sur des convois allemands. Dans la nuit du 5 au 6, une patrouille ennemie s'est avancée pour reconnaître nos tranchées. Nous avons tiré dessus et avons blessé plusieurs soldats (nous relevons au matin un sergent qui avait la jambe fracassée ; il n'avait cessé de crier toute la nuit).

**Mercredi 7.** Reçu lettres de Claude et de Gaby, datées du 1<sup>er</sup> octobre. Nous sommes bombardés toute la journée et plus spécialement, vers midi par notre artillerie ! Deux morts à la 4<sup>e</sup> ! Le lieutenant Moulis revient à la compagnie. J'essaye de chauffer du chocolat avec une bougie. Je touche une toile de tente.

**Jeudi 8.** Reçu une lettre de maman, datée du 20 septembre. Journée très mouvementée, les obus éclatent presque toute la journée près de nos tranchées sans faire heureusement aucun mal.

**Vendredi 9.** Nous restons à Sept-Saulx jusqu'à 10 h environ. Le lieutenant Moulis me donne le commandement de la compagnie, colonne, section par 4, pour faire une grande halte le long du canal.

**Samedi 10.** Nous partons vers midi. Reçu lettres de Claude et de maman. Nous restons à Thuisy au même cantonnement. Bonne journée de repos. Nous avons bien mangé car nous avons trouvé des poulets, des œufs, du lait et du miel.

**Dimanche 11.** J'ai pris le service au poste de police de ma section. Le général de division est venu deux fois dans la journée et je reçois une attrapade à chaque fois.

**Lundi 12.** Je me suis levé de bonne heure pour aller à l'église. J'ai pu assister à la messe et communier. J'ai été relevé à 7 h et suis retourné au cantonnement. Journée calme ! On nous fait camper dans un fossé.

**Mardi 13.** Reçu une carte de Gaby avec un petit mot de maman datés du 8 octobre. J'ai assisté à la messe de 6 h et communié. Je peux participer à nouveau à celle de 7 h 30, qui est célébrée pour les morts du régiment.

**Mercredi 14.** Nous passons la journée dans un petit bois, presque tout le temps serrés dans le gourbi. De temps à autre, des balles perdues très dangereuses balayent le terrain.

**Jeudi 15.** Nous restons au même emplacement. Tôt le matin, je suis allé avec le commandant Villers et le lieutenant Bonnet reconnaître le terrain.

**Vendredi 16.** Nous passons la journée dans les tranchées avec du brouillard le matin et un calme relatif. Quelques obus arrivent sur les tranchées, heureusement sans trop de mal. L'ennemi nous tire dessus dès que nous nous montrons.

**Samedi 17.** Même emploi du temps dans la tranchée, la section améliore les emplacements. Pas de tirs de canon du côté ennemi mais toujours des coups de fusil entre tranchées adverses.

**Dimanche 18.** Je passe une journée calme à Villers-Marmery et je travaille à la comptabilité toute la journée. Reçu carte de Claude, datée du 13 octobre. Je prends un repas excellent avec les sous-officiers du ravitaillement et le lieutenant Michel. Quel luxe, j'ai à ma disposition une table, une cuillère et une fourchette ! Le lieutenant Michel me fait part de ma nomination au grade de sous-lieutenant en débouchant une bouteille de champagne.

**Lundi 19.** Journée identique au même endroit. Reçu lettre d'Yvonne, datée du 10 octobre. J'ai bien dormi, quel plaisir d'avoir des repas chauds.

**Mardi 20.** Je quitte Villers-Marmery pour me rendre à Thuisy où cantonne à nouveau le régiment. Reçu lettre de maman. Le soir, je prends mon premier repas avec les officiers. Le colonel est invité à prendre une coupe de champagne.

**Mercredi 21.** Nous passons encore la journée à Villers-Marmery, je continue à prendre mes repas avec les officiers. Journée calme ! J'assiste à la messe pour les morts du régiment, où l'aumônier de la division fait un sermon. Je continue la comptabilité de la compagnie.

**Jeudi 22.** Je peux assister à la messe, déjeuner vers 9 h 30, puis nous quittons Thuisy vers 10 h pour nous rendre à Mourmelon-le-Petit, où nous

embarquons en chemin de fer. Arrivée à la gare vers 1 h 30 et ensuite une longue attente de plus de quatre heures avant le départ du train.

**Vendredi 23.** J'aperçois les premiers Anglais, ils sont très propres, rasés de frais ; le paysage picard est agréable et je vois la mer en montant sur un truck. Nous passons la nuit du 22 au 23 en chemin de fer, je dors bien en 2<sup>e</sup> classe, nous traversons Noisy-le-Sec. Au lever du jour, nous avons contourné les banlieues est et ouest de Paris en passant par le nord. Dans la journée, nous sommes passés successivement par Creil, Ailly-sur-Noye, Amiens, Abbeville où des dames de la Croix-Rouge nous distribuent des cigarettes puis, à cette dernière gare, nous prenons l'embranchement de Saint-Pol que nous traversons dans la nuit. Au lever du jour, nous traversons Hazebrouck.

**Samedi 24.** Nous débarquons à 5 h du matin à Ardreck, proche de Cassel. Nous montons de suite en auto et franchissons la frontière belge vers 7 h. Nous passons à Steenvood, Poperinge, Ypres et débarquons à Wormsell ; le long de la route, nous avons aperçu l'artillerie anglaise, les camions de ravitaillement, également les troupes indoues, très bien habillées, avec des armes superbement entretenues. Joli paysage avec une vue superbe, surtout au mont Cassel, avec les moulins à vent. Du brouillard malheureusement, impression de propreté produite par toutes les maisons, les villes et les villages ; en fait, un pays très avenant. J'achète un jeu de cartes. Nous quittons Wormsell vers 13 h pour aller prendre notre formation dans un endroit à 800 mètres au sud d'Ypres. J'aperçois Maxime et des troupes anglaises. Nous devons coucher sur nos emplacements. Nous soupçons de saucissons et de côtelettes de porc. À 7 h 30 nous quittons notre lieu de cantonnement pour nous rendre à Ypres où nous prenons position dans la caserne d'infanterie. Une fois la compagnie installée, je sors avec le commandant Villers, Guyot, les lieutenants Bonnet et Moulis pour aller nous rafraîchir dans un café. On y apprend que les Allemands ont reculé et qu'il y a de très sérieuses pertes chez eux (6 000 tués et 800 prisonniers). Nous rentrons nous coucher et je passe une bonne nuit.

**Dimanche 25.** Nous quittons Ypres vers 6 h du matin et prenons la route en direction de Zonnebeke, nous rencontrons beaucoup de troupes, de la cavalerie et de l'artillerie lourde française. Nous prenons nos formations derrière une petite ferme dans un champ de betteraves ; nous faisons mouvement vers la droite qui nous amène derrière les troupes anglaises. Les batteries d'artillerie française et anglaise donnent beaucoup, nous continuons d'avancer et recevons les premières balles après avoir contourné Zonnebeke vers la droite. Nous traversons une plaine et nous déployons

à 500 mètres environ des compagnies en 1<sup>re</sup> ligne avec les Anglais qui occupent la route, de gros obus tombent en masse sur nous. À la tombée de la nuit, j'occupe avec ma section le fossé de la route que je fais aménager. Je peux dormir sous ma toile de tente mais, comme l'eau envahit le fossé, je me réfugie dans une maison démolie et ensuite dans un petit bâtiment où il y avait une chèvre. J'y passe la nuit mais le sommeil ne vient pas. La veille au soir, j'ai dîné avec le commandant et les officiers dans une ferme abandonnée. Retour avec mon revolver au poing en longeant les tranchées allemandes de l'autre côté de la route, heureusement elle n'était remplie que de soldats morts !

**Lundi 26.** Au petit matin, le commandant me donne l'ordre de me porter en avant, je pars avec la 1<sup>re</sup> demi-section. J'avance par bonds et j'arrive dans un boqueteau de sapins à 500 mètres environ de la route. Des morts allemands jonchent le sol, un officier blessé fait des signaux avec son mouchoir et siffle. Je lui confisque son sifflet. La 2<sup>e</sup> demi-section vient me renforcer, nous construisons des tranchées ; je reçois l'ordre de tenir la position jusqu'à nouvel ordre. Je suis isolé, bien que je maintienne la liaison à 300 mètres à droite avec le 3<sup>e</sup> bataillon et à 800 mètres en arrière à gauche avec le 1<sup>er</sup> bataillon. Dans le petit bois, nous recevons des coups de feu à droite et, vers 15 h 30, je reçois l'ordre de retourner sur la route. Je me replie par bonds successifs et me retrouve dans les tranchées quittées le matin. Le régiment se porte ensuite à gauche pour dégager le front des Anglais, nous nous replions sous une pluie de balles. Un gros obus tombe juste derrière la ferme où nous avons mangé la veille, il y a plusieurs tués et blessés. Nous continuons le mouvement de repli pour arriver finalement dans un petit bois situé entre la route et la voie ferrée devant Zonnebeke ; nous y passons la nuit. La nuit n'est pas trop mauvaise, le lieutenant Bonnet et le commandant Villers dorment non loin de moi.

**Mardi 27.** Reçu une carte de Pierre, datée du 11 octobre et une lettre de maman, datée du 16 octobre. Quittant le petit bois, nous nous déployons derrière une ferme à l'abri des balles et des obus. Ma section occupe ensuite les tranchées devant la ferme où se trouvent des cadavres de soldats anglais, la ferme est balayée par les balles ennemies. J'avance ensuite le long de la ligne de chemin de fer d'Ypres à Zonnebeke et vais occuper les tranchées où était la 4<sup>e</sup> section, à environ 200 mètres en avant. Un homme de ma section tire sur nous par inadvertance. Heureusement plus de peur que de mal ! A part cet incident, journée un peu plus calme. Le capitaine Henrion, qui avait été blessé à Mondement et venait de prendre

provisoirement le commandement du 2<sup>e</sup> bataillon, est tué. Nous passons une bonne nuit, bien couchés dans les tranchées ; toutefois, de violentes fusillades m'ont cependant réveillé plusieurs fois.

**Mercredi 28.** Journée relativement calme jusqu'à 15 h, moment où nous prenons l'offensive et gagnons plusieurs tranchées successivement, jusqu'à la route où se trouve la 6<sup>e</sup> compagnie. Nous passons devant les tranchées du 114. Notre artillerie, qui naturellement ne s'est pas manifestée dans la journée, a toutefois réussi à déloger l'ennemi des tranchées de 1<sup>re</sup> ligne. Nous avançons toujours jusqu'à ce que nous soyons en contact, à 150 mètres environ. Guillon est blessé près du passage à niveau en regardant par un trou d'obus dans une maisonnette : « Vive la France, dit-il, en tombant, je meurs pour la France ! » Il revient à lui au bout de quelques instants ; me reconnaissant, il me dit : « Delon, prie Notre-Dame de Lourdes ! » Je me déploie alors avec ma section à droite de la voie ferrée, le long de la route. Je suis en liaison à droite avec la 11<sup>e</sup> compagnie, qui me prolonge immédiatement. De violentes fusillades toute la nuit, nuit glaciale pendant laquelle je n'ai presque pas dormi.

**Jeudi 29.** La fusillade recommence au petit jour. Une pièce ennemie à quelques centaines de mètres tire un obus dans une maison qui est dans nos lignes et réussit à y mettre le feu. Nous avons entendu partir le projectile. Les tranchées allemandes sont à peine à 150 mètres de notre position. Tirs toute la journée avec, pour résultat à la compagnie, trois tués et plusieurs blessés. L'artillerie ennemie tire sur nos réserves situées bien en arrière, heureusement pas de mal dans les tranchées que nous occupons ; nous continuons d'améliorer nos tranchées. Assez bonne nuit, bien que j'ai dû dormir sous la pluie. Sur notre droite, de gros obus allemands tombent sur la route. Nous passons une bonne journée dans les tranchées, repas excellent. Le soir, je vais avec les lieutenants Gervais, Bonnet et Guillot dîner dans une maison à quelques mètres en arrière ; une forte fusillade éclate sur notre droite. Le lieutenant Gervais fait tuer un cochon pour la compagnie, nuit excellente ; je joue au piquet avec le lieutenant Bonnet, tandis que le lieutenant Gervais tire sur un aéroplane allemand.

**Vendredi 30.** La matinée est calme, nous prenons encore un bon repas. Vers 16 h, nous recevons l'ordre d'aller renforcer la droite du 135 menacée. Une demi-section part en ligne, tandis que les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sections traversent la route et font un bond jusqu'à la haie derrière une ferme. La 3<sup>e</sup> section continue son mouvement en avant. En me déplaçant par demi-escouades, je suis immédiatement salué en arrivant à la crête par de gros

obus fusants. Je réussis à trouver le 135 que je prolonge à droite dans des tranchées, où je suis à peine à l'abri. Les fusants continuent à pleuvoir sur nous. Lors du déplacement de ma section, j'ai eu 7 blessés et 2 morts (18 blessés pour la compagnie). Une fois la rafale passée, à la tombée de la nuit, j'essaie de rassembler la compagnie ; je trouve alors seulement les demie-sections des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies, seule ma demi-section est au complet. Je reçois l'ordre, par l'intermédiaire du commandant de la 9<sup>e</sup> compagnie du 135<sup>e</sup>, de passer sur la gauche. J'emmène alors ce que j'ai de la 8<sup>e</sup> à cet endroit. Je trouve les lieutenants Genois et Renan ; ce dernier commande la 7<sup>e</sup> compagnie et m'indique où se trouve le reste de la compagnie. Je situe mon emplacement dans une tranchée à gauche du 135<sup>e</sup>. Puis, avec mes hommes, je pars en avant pour protéger le repli du 2<sup>e</sup> bataillon du 135<sup>e</sup>. Nous restons baïonnette au canon prêts à charger pendant un certain temps, entourés de caissons allemands abandonnés et de deux chevaux éventrés. Comme rien ne se produit, nous retournons dans les tranchées. J'aide mes hommes à faire des créneaux et à consolider les installations. La nuit est froide et plutôt mauvaise ; de plus, je crains une attaque ennemie contre nos tranchées. Des obus allemands tombent sur un groupe de maisons situées en arrière et à droite de nos positions et quelques éclats d'obus arrivent jusqu'à nous. Nos canons ripostent vivement sans arriver toutefois à déloger l'ennemi de ses positions. L'artillerie donne des deux côtés toute la journée ; à la tombée de la nuit, nous entendons la sonnerie allemande : « Baïonnette au canon ! » suivie de celle de la charge. Ceux-ci, en effet, chargent la 6<sup>e</sup> compagnie en criant : « En avant ! » et tombent dans les fils de fer, où nos mitrailleuses les fauchent. Tout le monde est sur le qui-vive. Au bout d'un certain temps, le service normal reprend avec un homme sur deux. J'en profite pour monter ma toile de tente, où je suis à peu près au sec. Mon sommeil est troublé par des fusillades qui se poursuivent toute la nuit. De temps à autre, des fusées éclairantes déchirent la nuit et j'aperçois des lueurs d'incendie de tous côtés.

**Samedi 31.** Journée assez calme. Toujours des tirs de tranchée à tranchée. Un caporal trouve la mort à la 11<sup>e</sup> pendant qu'il se déplaçait sur la route. L'ennemi occupe des maisons en avant et sur la droite ainsi que des meules de paille et des buissons. Notre artillerie tire faiblement, tandis que celle des Allemands est bien plus fournie et bombarde nos arrières. Mais, comme son tir est mal réglé, elle sème aussi la mort dans ses tranchées et envoie un gros obus dans la maison où l'ennemi nous canardait. Nuit assez calme ! Je suis réveillé vers 5 h par la 2<sup>e</sup> compagnie qui vient nous relever. Mais cela s'avère impossible à cause de la vive clarté de la lune.



## Novembre 1914

**Dimanche 1<sup>er</sup>.** Reçu lettres de Claude, datée du 25 septembre, de maman du 23, de Pierre, du 22 et de Jean, du 18 septembre. Nous sommes enfin relevés de nos tranchées de 1<sup>re</sup> ligne vers 5 h du matin. La lune est voilée et la relève s'effectue normalement sans éveiller l'attention de l'ennemi. Nous descendons pour occuper la lisière du bois du côté de Zonnebeke. Nous occupons des gourbis et des tranchées aménagées par le 32<sup>e</sup> à quelques centaines de mètres en arrière. Journée calme avec toutefois des balles perdues qui arrivent jusqu'à nous.

**Mardi 3.** Reçu lettres de Jean, datée du 8 septembre, de grand-mère, datée du 18 septembre et de maman, datée du 24 septembre. Journée à peu près tranquille dans les tranchées avec le lieutenant Genois. Des obus tombent autour de nous, heureusement sans faire grand mal. L'un d'entre eux cependant tombe sur la tranchée où se trouve la 4<sup>e</sup> section recouvrant quelques hommes de terre. Dans l'après-midi, la 3<sup>e</sup> section va renforcer la 7<sup>e</sup> à gauche de la route. La 1<sup>re</sup> section du lieutenant Bonnet va renforcer la 6<sup>e</sup> compagnie du 135<sup>e</sup> en première ligne. Rien de bien nouveau, nous discutons le soir à la lueur des chandelles. Notre artillerie a fortement répondu tout au long de la journée, surtout dans la soirée. Le soir, vers 20 h 30, le lieutenant Genois reçoit l'ordre de relever dans la nuit la compagnie la plus fatiguée du 135<sup>e</sup>.

**Mercredi 4.** Reçu deux lettres de maman, datées du 26 et du 29 octobre et une de tante Rose, datée du 25 octobre. Nous allons relever le 135<sup>e</sup> vers 5 h du matin. La relève s'effectue dans d'excellentes conditions. Mais leurs tranchées sont peu confortables et souvent remplies d'eau. Spectacle affreux de cadavres français et allemands jonchant le sol, qui est absolument déchiqueté par les obus qui n'ont cessé de tomber depuis plusieurs jours. Les cadavres allemands sont particulièrement et affreusement mutilés. L'un d'eux n'a plus de tête, un autre n'a plus que le bassin et les jambes. Notre position était-elle imprenable ? Les Allemands, qui avaient cherché à attaquer le 135<sup>e</sup> à la baïonnette, sont repoussés avec des pertes terribles (en témoignent les nombreux morts laissés par eux sur le terrain). Journée assez calme à cause du brouillard ! Seulement quelques coups de feu isolés et surtout tirés par nous. Plusieurs obus cependant tombent autour de notre bois vers la tombée de la nuit. J'ai à peu près bien dormi dans le petit gourbi où je peux tenir allongé et qui est juste de ma taille. Le soir, la pluie se met à tomber à verse et continue une bonne partie de la nuit. Je ne suis pas mouillé, car je me

suis enveloppé dans trois couvertures et l'entrée de mon gourbi est fermée par ma toile de tente. J'avais bien chaud et j'ai rêvé (tout le monde, sac au dos, prêt à partir. On me questionne et je réponds : « On avance à gauche. » La 1<sup>re</sup> section et une partie de la mienne étaient prêtes à partir, leurs couvertures et toiles de tente pliées, malgré la pluie qui tombait à verse). Curieux rêve !

**Jeudi 5.** La pluie a cessé de tomber depuis un moment lorsque je m'éveille. Un léger brouillard empêche la tirailleuse habituelle et la canonnade. Vers 11 h, de gros obus allemands tombent en arrière de nos positions. Mais, après plusieurs réajustements, ils viennent tomber un peu en avant et à gauche de ma tranchée qui se trouve alors dans l'axe du tir ennemi. De nombreux obus tombent sur notre bois. Beaucoup de sapins et même de gros arbres sont déchiquetés. Vers 15 h 30 les obus passent juste au-dessus de mon gourbi et arrachent des branches d'un hêtre situé à 2 mètres de moi. Un peu plus tard, l'un d'eux passe un peu plus bas et coupe littéralement en deux, à 3 mètres du sol, le hêtre en question qui mesurait à peu près 50 centimètres de diamètre. Cela commence à chauffer, aussi je dois alors évacuer mon gourbi. Heureusement, la nuit tombe et, de ce fait, la canonnade cesse peu à peu. Je peux alors reprendre ma place dans le gourbi, après avoir dégagé les branches qui l'avaient recouvert. À notre droite, une fusillade assez forte nous tient quelque temps sur le qui-vive. Mais elle cesse peu de temps après et nous sommes alors tranquilles pour le reste de la nuit. Je peux alors bien dormir au même emplacement que la veille.

**Vendredi 6.** J'écris une lettre à maman. Reçois une carte de Pierre, datée du 30 octobre. Régner qui fait notre cuisine me réveille de bonne heure en m'apportant un potage chaud et du café qu'il a préparé et qui est le bienvenu. La journée est assez calme avec cependant toujours des tirs isolés de part et d'autre. La canonnade recommence à outrance vers midi. Nos canons répondent avec acharnement et ont l'air d'avoir pris le dessus. Les obusiers allemands s'acharnent sur les tranchées de la 7<sup>e</sup> qu'ils démolissent en partie. Il y a plusieurs blessés et quelques morts ainsi qu'aux 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies qui sont à notre droite. Heureusement, chez nous, il n'y a aucun mal. Quelques éclats d'obus tombent cependant sur notre bois mais, collés à la terre, personne n'est touché. Je me fais construire un beau gourbi qui, malheureusement, ne sera pas fini dans la journée. Tirs durant la nuit et forte fusillade à gauche sur le 114. Je prends mon repas dans le gourbi avec le lieutenant Genois. Je passe une bonne nuit, au chaud sous mes couvertures malgré un brouillard épais.

**Samedi 7.** Reçu une carte de Claude, datée du 31 octobre. Je fais expédier à papa 462,85 F, montant de ma solde de sous-lieutenant depuis le 19 octobre et de mes diverses primes. Journée assez calme avec toujours des balles isolées, tirées de part et d'autre. Je fais continuer la construction de mon gourbi que j'occupe dès le matin. Quelques obus tombent de chaque côté de nous mais assez loin cependant. Le bruit court que nous devons être relevés dans la nuit. Je soupe en compagnie de Genoï, Bonnet et Guyot. J'invite Bonnet à venir visiter mon installation, il la trouve bien et se décide à y rester passer la nuit.

**Dimanche 8.** Nous sommes relevés des tranchées de 1<sup>re</sup> ligne dès 3 h du matin. La relève s'effectue sans incidents. Nous devons occuper les tranchées au nord-est de Zonnebeke à 7 ou 800 mètres en arrière de celles des 1<sup>res</sup> lignes qui sont remplies d'eau. Le lieutenant Genoï demande à ce que nous retournions dans les tranchées du 32<sup>e</sup> que nous avons occupées, ce qui nous est accordé. Nous savourons le confort de ces tranchées avec des tables, des chaises, des bougeoirs et des étagères. Nous faisons un véritable repas dès 8 h du matin avec soupe à l'oignon, frites, bifteck et café chaud. Je peux me laver et changer de linge. Je me suis même lavé les pieds. Toutefois, je suis légèrement indisposé dans la journée ; heureusement, cela passe et le soir je fais à nouveau un excellent repas. Plessala nous a préparé un pâté, des saucisses, du poulet, de la viande froide avec des cornichons et du café. Le soir, nous jouons tous les quatre à la manille et ensuite je fais un piquet avec Bonnet. Nous veillons à la lueur d'une bougie mais nous en manquons vite, ce qui nous oblige à aller nous coucher. Je passe une bonne nuit avec les pieds au chaud, ce qui n'était pas arrivé depuis un moment.

**Lundi 9.** Il fait grand jour quand je me réveille, Régnier m'apporte une soupe chaude et du café. J'ai réveillé Genoï et Guyot pour partager mon déjeuner. Puis, j'ai été faire une sérieuse toilette avec lavage des dents et des ongles, quel luxe ! Nous avons passé une bonne matinée, je réponds à la carte de tante Yvonne que j'ai reçue le matin. À midi, à nouveau un bon repas ! Nous finissons de boire notre café et nous nous préparions à faire une manille quand une rafale de gros obus éclate tout près de nous, nous obligeant à nous tenir au fond de la tranchée. Tout l'après-midi, depuis 14 h jusqu'à la nuit, les Allemands bombardent en avant de Zonnebeke. Beaucoup d'obus tombent de ce fait et trois vraiment tout près de nous (un dans la tranchée, le 2<sup>e</sup> à 10 mètres de nous et le dernier à 6 mètres en arrière de notre tranchée). Heureusement, la moitié n'éclate pas, de gros fusants balayent la route pendant ce temps, les balles sifflent

aussi et se perdent dans la prairie devant nous. Nous ne pouvons sortir même pour uriner, ce qui nous oblige à nous servir à tour de rôle d'une vieille casserole que nous vidons ensuite au fur et à mesure. Au plus fort de la canonnade, nous avons un instant d'émotion en voyant une vache se promener sur notre tranchée et menacer de tout faire s'écrouler. Le commandant Mariani, craignant une attaque en entendant une forte fusillade à droite, nous fait dire d'être prêt, à partir vers le milieu de l'après-midi. Mais cela s'avère inutile, car la fusillade se calme peu après et la canonnade cesse à la nuit. Nous trouvons alors à grand-peine deux bouts de bougie et c'est à la lueur de l'une d'elle que je note les incidents de cette journée.

**Mardi 10.** Les boches ont canonné toute la nuit et ce bruit m'a réveillé plusieurs fois. Bonnet m'a affirmé que j'ai ronflé de plus belle malgré tout. Les obus sont, paraît-il, tombés assez près de nous sans que je m'en rende compte. Durant la matinée et la soirée, nous jouissons d'un calme relatif. Continuation des bons repas ! Plessala arrive à nous procurer des cornichons et des assiettes ! Nous jouons aux cartes et, sur les trois cigares qui restaient, j'en gagne un ! L'après-midi, j'arrive à faire une sortie à Zonnebeke pour chercher des bougies ; je n'arrive à trouver qu'un bout de cierge et Jourdan, que je vais voir au poste de secours, arrive à me procurer trois bougies. Je ramène également des verres à liqueur et un superbe vase de nuit en émail tout neuf. Le soir, le commandant Villers et le lieutenant Renaud viennent prendre un petit verre avec nous. Bon souper, la veillée se passe en agréables discussions.

**Mercredi 11.** Reçu carte de maman, datée du 3 novembre et une lettre de Gaby, datée du 5 novembre.

\*

Le récit de Martial-Yves Delon s'achève par cette phrase ; ce furent les derniers et brefs moments heureux avant le drame. En effet, sur le journal de marche du régiment, j'ai pu lire cette phrase laconique dans toute sa cruauté : « *Ce jour, 12 novembre 1914, à Bellevue près de Zonnebeke (Belgique) le lieutenant Delon est tué* ». Il sera enterré dans le petit cimetière de Zonnebeke (13). Il a été décoré de la Croix de guerre 1914-18 avec palmes et promu chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume. Sur ses états de service est inscrite cette citation à l'ordre de l'armée : « *Très brave et très énergique. Le 12 novembre 1914 à Zonnebeke (Belgique), sa compagnie étant décimée par les obus ennemis, a tenu pendant plusieurs heures et sous un feu infernal avec quelques hommes seulement la position qu'il avait reçu ordre de défendre ; mortellement frappé par un éclat*

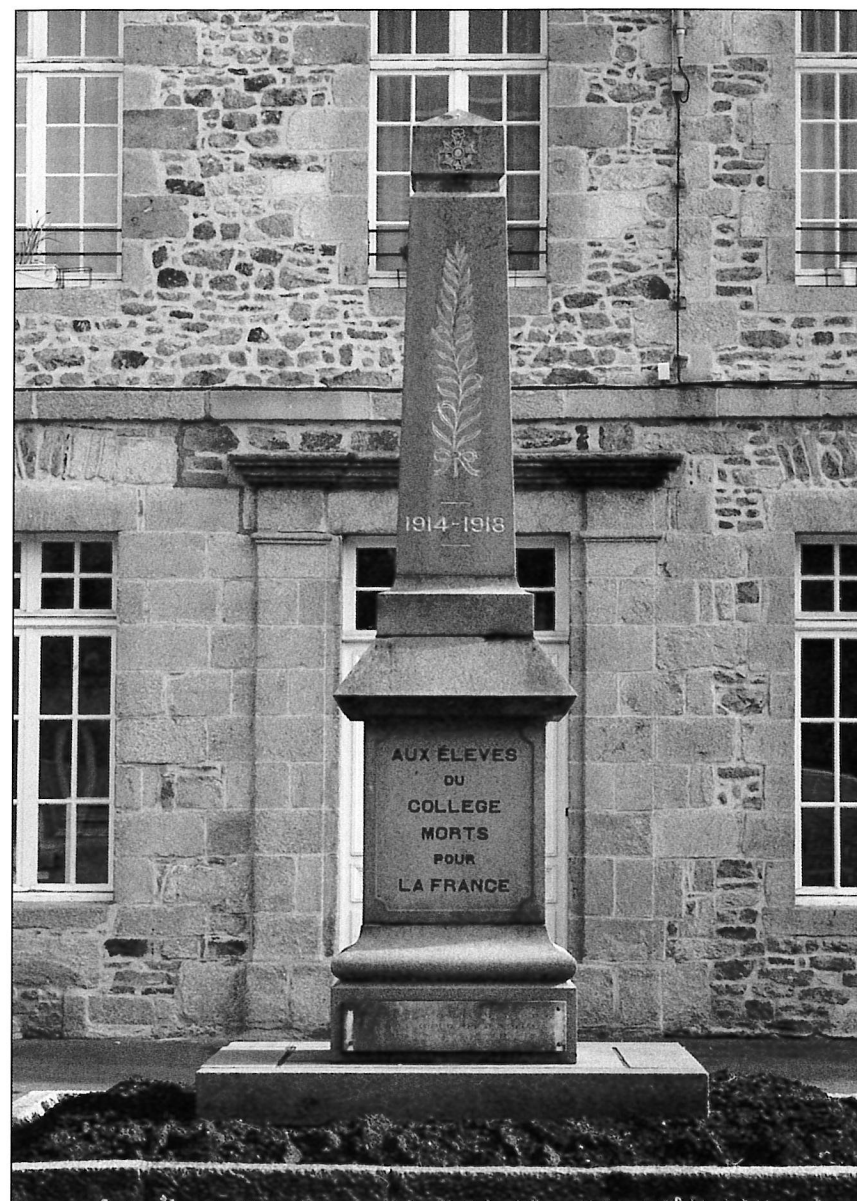
*d'obus, il refusa le secours de ses hommes pour se traîner vers le poste de secours. »*

Pour en savoir un peu plus, reprenons en parallèle le récit de cette journée du 12 novembre, tel que le raconte Élie Chamard dans un article : *Zonnebeke, sentinelle avancée d'Ypres*, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> novembre 1935. « *La journée du 12 novembre fut une journée mouvementée, l'hiver commence, la neige tombe et, pour répondre à l'attaque allemande, la résistance française s'organise. Les boches ont franchi le talus et s'avancent sur la chaussée. On se fusille à bout portant, il y a des corps-à-corps terribles. Sous la pression formidable, les nôtres reculent un peu et s'établissent dans des bouts de tranchées qu'on creuse sur place. Un homme est atteint au milieu d'une haie et meurt debout, maintenu tout droit par les branches épineuses. Le lieutenant Renaud s'abat, mortellement blessé. L'adjudant Pechinez est enseveli avec plusieurs hommes dans une tranchée retournée complètement par un gros obus. Le reste de la 7<sup>e</sup> tient tête au flot allemand qui déferle par le carrefour de Broodseinde. Heureusement, la 8<sup>e</sup>, avec Genoï, entre en action. Le sous-lieutenant Delon tombe, tué par un éclat d'obus, l'adjudant Appert est mortellement atteint. Mais ses hommes, pour les venger, se battent à un contre cinq et réussissent à briser l'élan ennemi. »*

\*

Cette guerre fit au total 9 millions de morts et, contrairement à l'idée qu'on peut s'en faire, ces poilus étaient de jeunes garçons, âgés généralement de 20 ans ou moins, peu préparés à combattre et à peine sortis de l'adolescence. Ce récit simple et émouvant nous a permis de nous rendre compte de la violence des combats et de la cruauté de la guerre. Mon oncle a inscrit les événements au jour le jour, sans forfanterie ni sensiblerie, avec la volonté de noter tout ce qu'il voyait où vivait à chaque instant de la journée. Tous les événements de la vie quotidienne : que ce soit le travail de terrassier dans les tranchées, les déplacements sous les projectiles, le bruit incessant des obus et des balles, la proximité des ennemis dans leurs tranchées, la lutte contre l'humidité et le froid, enfin la perte des camarades jour après jour. Mais aussi, les moments heureux, le plaisir d'être toujours en vie, de manger, de se laver, de fumer un cigare, de lire les lettres reçues assez irrégulièrement et, enfin, la possibilité de dormir quand il pouvait et là où il pouvait. Il n'était pas là pour discuter les ordres de ses supérieurs mais pour les faire exécuter. Au début seul et, ensuite à la tête de ses hommes, maîtrisant sa peur et sans états d'âme, il lui a fallu obéir aux ordres et aux

contre-ordres en espérant que la mort ne soit pas au rendez-vous. Ce ne fut pas, hélas ! le cas pour mon oncle Martial-Yves Delon et je ne peux que penser à la douleur de mes grands-parents lorsque l'on vint leur annoncer la mort de leur fils aîné. Les séquelles de la guerre de 1914 furent



*Monument aux Morts, érigé en 1922, dans l'actuel Collège Roger-Vercel à Dinan.  
Photo. Yves Arcelin.*



à l'origine de la mort de deux autres de leurs fils : Pierre le 1<sup>er</sup> décembre 1915 à Nantes et Jean, décoré de la Croix de guerre 1914-18, le 26 décembre 1953 à Léhon (14).

Quant à Martial-Yves, de sa courte vie sacrifiée pour la défense de son pays, il ne reste qu'une pierre tombale dans le cimetière de Zonnebecke en Belgique et son nom inscrit sur le monument érigé, en 1922, dans la cour du collège Roger-Vercel à Dinan (15).

### Patrick Delon.

#### NOTES.

(1) Consulter à ce sujet : *Notes généalogiques sur la famille Delon*, par Patrick Delon, Paris, 1984.

(2) Du 11<sup>e</sup> jour du mois d'août 1893, à 2 h du soir. Acte de naissance de Delon, Martial-Yves, Marie, né ce jour, rue de Brest, n° 31, à 2 h du matin, fils légitime d'Antoine, Pierre, Marie, Joseph Delon, âgé de 29 ans, profession : commis principal des Contributions indirectes, né à Saint-Brieuc, absent, et de Émilie, Céline, Anna, Joseph, Marie Chicoineau, âgée de 19 ans, sans profession, née à Malestroit, demeurant à Cherbourg (Manche) avec son mari. L'enfant a été reconnu de sexe masculin et la déclaration de naissance a été faite par Louis-Victor Chicoineau, qui a assisté à l'accouchement, âgé de 63 ans, profession : sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, demeurant à Dinan. Premier témoin : Amiel Charles, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de 52 ans, capitaine commandant au 24<sup>e</sup> dragons, demeurant à Dinan. Second témoin : Bayoud Joseph, âgé de 34 ans, procureur de la République, demeurant à Dinan. (Archives municipales de la ville de Dinan.)

(3) Lire à ce sujet « *Trois Dinannais dans le sillage d'Auguste Pavie* » par Patrick Delon in *Le Pays de Dinan 1999*.

(4) En décembre 1951, à la demande de son frère Antoine, mon oncle Jean notera les souvenirs de son séjour au Tonkin avec ses frères Martial-Yves, Pierre, Claude et Gabriel.

(5) Le 22 juin, son diplôme est signé par Fourès, résident supérieur et Fontaine, chef du Service de l'enseignement à Hanoi. Martial-Yves aimait tout particulièrement dessiner et j'en ai pour preuve un de ses dessins représentant un sampan dans la baie d'Along.

(6) Ce régiment fut dissous en 1940. Sa devise était : *Nec Pluribus Impar Merebinum*. Son drapeau fut décoré de la Croix de guerre 1914-18 avec palmes, 1 étoile de vermeil et 1 étoile

d'argent. Sa fourragère porte la Médaille militaire 1914-18. Son drapeau porte les inscriptions suivantes : Les Pyramides 1798, Friedland 1807, Alger 1830, Bomarsund 1854, Mondement 1914, Verdun 1916, l'Aisne 1917, le Matz 1918. Il participa aux campagnes d'Augsbourg 1688-1697, de la succession d'Espagne 1701-1713, du Rhin 1733-1734, d'Italie 1735, de la succession d'Autriche 1740-1748, de Minorque 1756, la guerre de sept Ans 1756-1763, des Alpes 1792-1795, d'Italie 1797, d'Égypte 1798-1801, de Saint-Domingue 1802, d'Allemagne 1805-1807, d'Espagne 1808-1814, de France 1814, de Belgique 1815, d'Espagne 1823, d'Algérie 1830-1840-1864-1867, de la Baltique 1854, de France 1870-1871, de Tunisie 1881-1883, de la 1<sup>re</sup> Guerre Mondiale 1914-1918, de France 1939-1940. Le refrain du régiment était : *Va gaiement joyeux régiment, va jusqu'à l'étape*. Historique du 77<sup>e</sup> R.I. pendant la guerre de 1914-1918, Berger-Levrault, Nancy, s.d.

(7) Voir le tableau généalogique en fin d'article.

(8) Sociétaire de la Société des poètes français, cette sœur de sa mère a fait l'objet d'un article « *Louise Thoreux, poétesse de la Belle Époque* » par Benoît Paris, paru dans *Le Pays de Dinan 1983*. Elle publia un recueil de poèmes *Fleurs et Rayons* (poèmes de Bretagne et d'Extrême-Orient) avec une préface de Paul Millet, paru aux éditions Les Gémeaux à Paris, en 1932. Elle mourut à Paramé, où son mari avait pris sa retraite le 13 janvier 1951, âgée de 67 ans.

(9) Frère et sœurs de sa mère.

(10) Ce sont des obus à mitraille.

(11) Quelques jours plus tard, le 77<sup>e</sup> était cité à l'ordre de la VI<sup>e</sup> armée en ces termes : « *Le 9 septembre 1914, envoyé à un moment critique pour reprendre le château et le village de Mondement, les a enlevés à l'ennemi par un assaut brillamment mené dont le résultat heureux a eu une influence des plus importantes sur le succès de la journée.* »

(12) Le 16 novembre, le régiment était à nouveau cité à l'ordre de la VI<sup>e</sup> armée en ces termes : « *Le 77<sup>e</sup> RI pour sa belle offensive sur Zonnebecke et Broodseinde et l'opiniâtreté avec laquelle il a maintenu, sous un bombardement des plus violents, les positions conquises, en refoulant de très fortes attaques ennemies.* » Général Dubois.

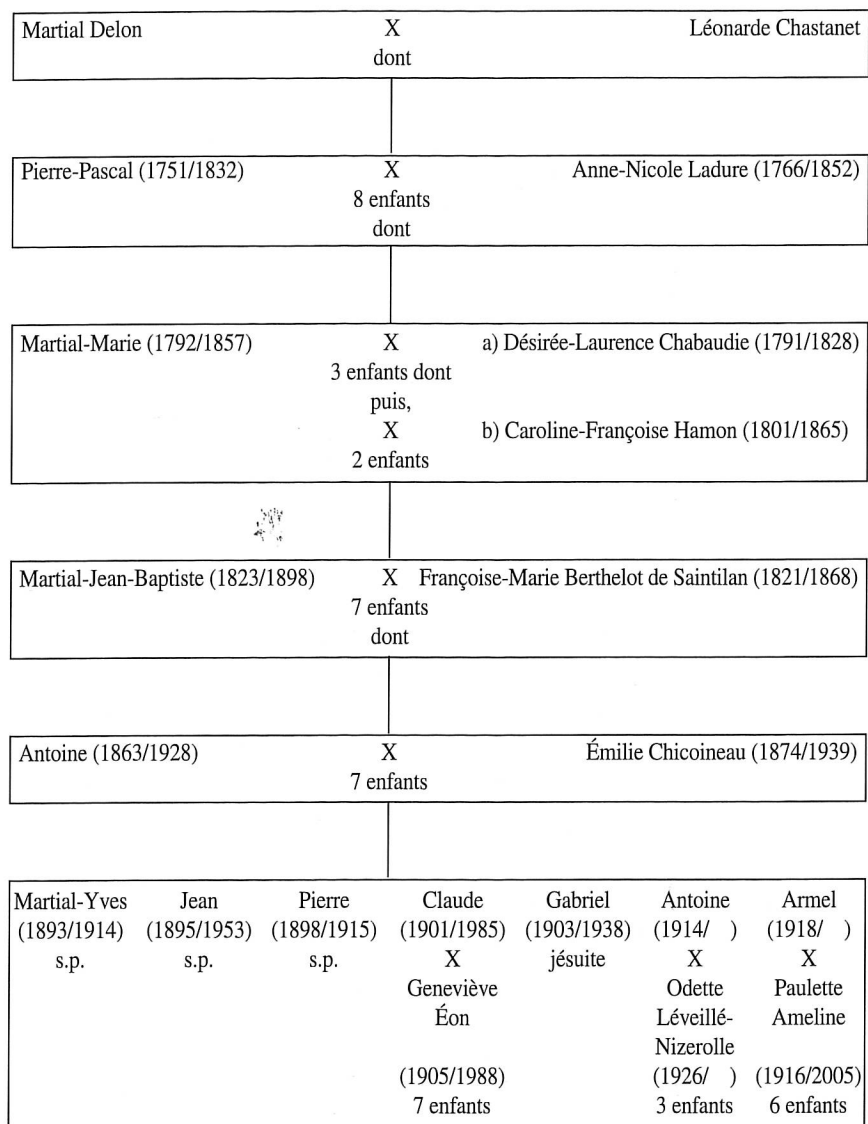
(13) Dans une lettre, datée du 17 novembre 1914, le capitaine Villers écrivait à ses parents : « *...Votre fils, le lieutenant Delon a trouvé le 12 novembre une mort glorieuse sur le champ de bataille de Zonnebecke. Il est mort en héros et en chrétien, tenant entre ses doigts le chapelet qu'il récitait pieusement. Depuis le moment que j'avais eu l'honneur sous mes ordres, j'avais pu apprécier ses éminentes qualités de cœur, de caractère et d'intelligence. C'est non seulement un collaborateur dévoué, mais un ami sincère que je pleure aujourd'hui avec vous... Le corps du lieutenant Delon a été inhumé au cimetière de Zonnebecke (Belgique). La modeste tombe que nous lui avons élevée est à 50 pas à gauche de l'entrée du cimetière en bordure de la route de Moorslide. Ses affaires vous seront remises par les soins du régiment.* » Et le 17 décembre, il précisait dans une autre lettre : « *Votre fils a été frappé le 12 novembre vers les 8 heures du matin, pendant le combat qui s'est déroulé ce jour là dans les environs de Zonnebecke. Un obus allemand a éclaté exactement au point de la tranchée où il se trouvait, le blessant mortellement aux reins et à la tête. Étant donné la gravité des blessures, la mort a certainement été instantanée et il a eu, du moins, le bonheur de ne connaître ni la souffrance, ni les angoisses de la mort.* »

(14) Il est enterré avec ses parents dans le cimetière de Dinan.

(15) Situé place du Maréchal Leclerc, le monument aux morts de Dinan, œuvre de Guéniot, fut inauguré le 24 septembre 1922 et réunit 272 noms. Le nom des 192 anciens élèves de l'École des Cordeliers morts pour la France figure sur la plaque de marbre blanc fixée au fond de la salle du parloir. Quant aux 91 anciens élèves du lycée de Dinan morts au combat, leur nom est inscrit sur le monument élevé dans la cour de cet établissement le 2 avril 1922 par l'association des anciens élèves, le docteur François Benoist étant président.



### Généalogie de Martial-Yves Delon



\*

## Les Marchands-tanneurs du Petit-Fort (1)

Avant la Révolution, la situation de la Ville de Dinan est florissante tant du point de vue des tissages et chapelleries que des tanneries. Dinan produit alors deux types de cuir : les cuirs forts et les cuirs mous. La production de cuirs forts, c'est-à-dire le tannage des peaux de bœuf ou de buffle, demande des moyens de production conséquents, comme un bâtiment consacré à faire des étuves (2) à l'inverse des cuirs mous, réalisés à partir de peaux de cheval, de vache ou de veau (3), qui trouvent alors des débouchés dans la corroierie, la bourrellerie, la cordonnerie. Avant de préciser les opérations techniques du tannage, il convient ici d'évoquer le principe général du tannage des peaux qui passe par deux opérations principales (4) : on commence par faire enfler les cuirs, après quoi on les fait tanner. Le gonflement dilate les parties, écarte les fibres, ouvre la substance du cuir. Le tan, écorce de chêne rouge, pénètre la substance ainsi ouverte, s'y infiltre, absorbe l'humidité qu'elle contenait et raffermi, consolide et lie les fibres du cuir à mesure qu'elles se dessèchent. On transforme ainsi une peau en cuir.

L'activité des cuirs mous à Dinan se développe dans deux sites géographiques un à l'ouest de la ville close dans le quartier des Rouairies et l'autre à l'Ouest, dans la rue du Petit-Fort. Une typologie s'est progressivement mise en place à Dinan pour qualifier les différents professionnels du cuir. À la base se trouve l'ouvrier tanneur employé dans un atelier de marchand-tanneur pour les cuirs mous ou de fabricant-tanneur pour les cuirs forts et généralement très peu instruit (5). Puis vient le tanneur individuel, qui travaille les cuirs mous dans un établissement dont il n'est pas forcément propriétaire. Ensuite, exclusivement pour la production du cuir mou, le marchand-tanneur, propriétaire des éléments de production et de distribution. Cette qualité implique deux fonctions :